

dans une séance que présidait le grand-duc Constantin. S. S. Léon XIII, en même temps que le tsarevitch Georges. Tout dernièrement encore, à la grande réception donnée à la légation de Russie près le Saint-Siège à l'occasion de la fête patronale du tsar Nicolas II, un grand nombre de cardinaux et de prélats de marque furent accueillis avec tous les honneurs dus à leur rang élevé. Comme on l'a fait observer dans ce journal, c'était une réunion non seulement brillante, mais qui marquait le courant de sympathies si heureusement établi entre Saint-Petersbourg et la Rome papale.

Malgré tous ces symptômes favorables, on ne peut dire que l'union se fera vite ; elle se heurte, hélas ! à tout un ordre de choses bien difficile à effacer d'un trait de plume. La Russie porte à ses flancs la plaie du polonisme. Polonisme et catholicisme sont pour beaucoup même chose. D'autre part, les Russes confondent le slavisme avec la religion officielle ; or, il est difficile d'entamer cette idée. La confusion du régime politique et de la religion est un principe de mort.

Deux jours après la réception de M. Iswolski par le Saint-Père, en 1894, parut l'Encyclique *Præclara gratulationis* invitant " les hommes de toute terre et de toute nation, à l'unité de la foi divine ", mais l'appel du Pontife rencontra, chez la plupart des Slaves, du mauvais vouloir. Le *Journal ecclésiastique* de Saint-Petersbourg déclara, en substance, que s'unir à Rome était, pour les peuples slaves, renoncer à la liberté, se soumettre au joug spirituel du Vatican, et, subsidiairement, en quelque sorte, à son joug politique. Le *Branik* déclara que l'union était une utopie du Saint-Siège. La plus grande violence s'observa en Sibirie, comme le fait très bien ressortir dans son ouvrage, *I Slavi ed i Papi*, paru à Agram en 1897, M. l'abbé Jean Marcovic.

Quand Sa Sainteté Léon XIII invita les évêques orientaux, sans distinction de confession religieuse, aux conférences qui devaient se tenir au Vatican pour promouvoir l'union avec Rome des Eglises dissidentes d'Orient, les feuilles publiques racontèrent que les gouvernements grec et russe, ce dernier surtout, avaient activement travaillé à faire échouer le projet.

Nous n'insisterons pas sur le fait du baptême, dans l'Eglise schismatique, du petit prince Boris de Bulgarie, sur cette triste concession de Ferdinand qui valut à son fils d'avoir pour parrain le tsar et, à lui, d'être reconnu par son puissant voisin, en 1896.

Dans cette même année, au commencement d'avril, l'assistant du procureur général du Saint-Synode prononça, devant les élèves ecclésiastiques du séminaire de Tula, une allocution félicitant ses auditeurs d'appartenir à l'orthodoxie " qui a conservé la pure doctrine du Christ, en dépit des erreurs latines et protestantes ". S'élevant contre la Papauté, ce haut fonctionnaire ajouta : " Vous savez, sans doute, que Léon XIII a rêvé de jeter sur nous aussi ses filets. Ses efforts ne seront pas suivis d'effets. L'orthodoxe Russie ne s'est jamais inclinée vers Rome, et le fera d'autant moins que les étrangers eux-mêmes se convainquent de l'indestructible force de l'Eglise orthodoxe... Si votre Eglise était connue, sans aucun doute elle verrait des milliers d'adhérents accourir vers elle."